

Hommage à Gilbert Musy de Jean-Yves Pidoux

« Il m'appartient de vous adresser quelques mots au sujet de Gilbert Musy. Mais je dois évidemment m'interroger d'abord sur ma légitimité à intervenir ici.

Je ne saurai vous apporter les saluts de la Municipalité de Lausanne: nous ne sommes pas sur le territoire lausannois. Je ne fais plus partie de la communauté universitaire qui nous accueille ici – mais à vrai dire Gilbert Musy n'en a pas toujours été très proche non plus. Je n'ai pas publié d'ouvrage littéraire ni de traduction, je n'ai pas contribué à la défense des traducteurs et des écrivains, je n'ai pas été partie à la fondation des Éditions d'En Bas. Bien que devenu un indigène du monde politique local, et bien qu'appartenant au même parti post-soixante-huitard que lui, j'étais hors du circuit politicien lorsque Gilbert a été élu député et constituant. Je n'ai (et je l'ai vivement regretté) guère pris auprès d'elles des nouvelles des filles de Gilbert après sa mort, puis celle de sa compagne Françoise. Bref, je ne me sens guère de mérite à prendre la parole. Et pourtant j'ai été invité, et j'en remercie vivement, quoi qu'avec un certain embarras, le Centre de traduction littéraire et la professeure Weber Henking.

A vrai dire, deux raisons justifient ma présence. La première est paradoxale, et aurait sans doute bien convenu à Gilbert Musy : elle consiste à jouer avec la situation qui veut que je n'ai aucune raison irréfutable d'intervenir ici. La deuxième est que j'aimais beaucoup Gilbert. Je ne sais pas si nous étions amis – c'est difficile à dire, presque vingt ans après sa mort. Nos existences étaient diverses, morcelées, nous ne nous voyions pas si souvent, mais le plaisir de se voir en était peut-être plus intense – surtout avec la manière dont Gilbert recevait les gens à la Russille (c'est le nom du village où il habitait). Il y avait un mélange d'immédiateté et de solennité, parce que la maison était belle et savamment aménagée, parce que l'espace était à la fois un lieu de vie et de travail, parce que l'homme au foyer qu'était, pour une part, Gilbert, savait accueillir en complice et en hôte qui honore ses invités, parce qu'à la fois il savait faire des confidences et garder ses distances. Mais peut-être cela est-il, tout simplement, une caractérisation de l'affection que pouvaient se porter deux hommes au 20^{ème} siècle finissant.

J'avais d'abord rencontré Gilbert Musy à travers des livres. Mon souvenir le plus ancien remonte à ce qui fut sans doute une des premières traductions qu'il ait publiées, en 1976 : *La Redresse*, d'Arthur Honegger. Collisions de similitudes et de différences : il ne s'agit pas du compositeur, mais d'un roman autobiographique écrit par un homme de gauche alémanique, dont les origines familiales sont tourmentées, le cursus de formation très chaotique, qui devient écrivain, journaliste et député. Le livre est publié aux Editions d'En bas, appelées à jouer un rôle déterminant dans la vie culturelle romande, de par leurs orientations éditoriales à la fois critiques et populaires, leur organisation associative, leur engagement politique. Je n'ai jamais parlé de cet ouvrage avec Gilbert Musy, et je ne sais pas ce qu'il pensait de son travail, lui qui après celui-ci a affronté la traduction de dizaines d'autres livres dont, pour certains, le défi au traducteur était une autre paire de manches. Mais, pour moi, il a sonné comme une sorte de choc inaugural, où une personne était à la fois intimement liée à une œuvre culturelle, et aussi, évidemment, radicalement différente de lui.

Nous avons ensuite traversé ensemble quelques aventures culturelles. En voici deux. Je me remémore une expérience que nous avons vécue dans la banlieue zurichoise : une performance avait été organisée, lors de laquelle alternaient des compositions de musique contemporaine et des textes littéraires. L'idée était qu'un ou une musicienne propose une pièce, puis qu'un ou une auteur s'en inspire pour écrire un texte qui serait ensuite proposé à un autre musicien, dont le morceau inspirerait un autre écrivain, etc. La chaîne des pièces musicales et des textes n'a été mise ensemble qu'une fois, et je lisais le texte de Gilbert. J'étais très soucieux de dire le texte d'une manière qui convienne à son auteur et qui résonne avec le morceau musical qui le précédait et avec celui qui le suivait. Le traumatisme maximal fut que, abruptement, on me

demanda après ma prestation d'acteur de « tourner les pages » pour que les musiciens puissent lire la partition d'une pièce contemporaine particulièrement indéchiffrable. Gilbert était aux anges, et moi dans un état de panique très prononcé... Nous sommes rentrés ensuite en voiture depuis Zurich, et j'étais si fatigué que je me suis, pour la seule fois de ma vie, endormi au volant pendant quelques fractions de secondes. Mon réveil soudain s'est accompagné d'un sentiment d'intense responsabilité : je ne devais plus me rendormir, je n'avais pas le droit de mettre en danger la vie d'autrui. Et je pense à Gilbert Musy chaque fois que je conduis la nuit !

Il a écrit pour le théâtre – pour le Théâtre populaire romand et pour le Théâtre de l'Ephémère, dont je faisais partie. La pièce dans laquelle j'ai joué s'appelait *Bamboche* ; elle composait avec le grotesque, la mystique, la sensualité et proposait un regard sarcastique sur des créateurs locaux, qui se complaisent dans des projets qu'ils ne peuvent réaliser parce que, croient-ils, ils manquent de moyens matériels. Lorsqu'un personnage un brin démoniaque leur fournit les ressources dont ils manquent, leur fatuité se dégonfle. Leur créativité s'essouffle – mais pas celle du dramaturge qu'était Gilbert Musy : ce qui me reste aussi de cette pièce, c'est l'articulation entre texte, poésie et musique. Surgissait, dans un improbable cabaret, une cantatrice qui chantait deux poèmes de Louise Labé : magnifique collision entre de la musique contemporaine et des sonnets à la fois baroques et féministes. Et de manière tout aussi imprévisible, apparaissait une citation du Requiem allemand de Brahms, pour un passage qu'il est impossible de ne pas concevoir comme prémonitoire – bien qu'il s'applique évidemment à nous toutes et à tous : « Herr, lehre doch mich, das ein Ende mit mir haben muss ».

Gilbert Musy a été enterré par un beau jour de mai. La procession qui accompagna sa dépouille jusqu'au cimetière a traversé un paysage bucolique, dans une lumière éclatante. Cette contradiction était digne de lui : la parenté et l'irréductibilité des contraires et des différences, est évidemment constitutive de la traduction. Mais elle l'est aussi de l'expérience de la vie, jusqu'à cette fin dont même le Seigneur n'arrive pas à nous enseigner l'inéluctabilité. »

Jean-Yves Pidoux
Directeur et conseiller municipal